

32e SESSION - N°7 SAMEDI 06 NOVEMBRE 2021

الجمهورية التونسية
RÉPUBLIQUE TUNISIENNE
مركز الشؤون الثقافية
MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

ENCI
المركز الوطني للسينما والتراث
Centre National du Cinéma et du Patrimoine

ايام قرطاج السينمائية
Journées Cinématographiques de Carthage
Carthage Film Festival
ICC
2021

LE QUOTIDIEN DES JCC

PRIX PARALLÈLES

Prix de l'UGTT : Saber Geblaoui

Bonne mère de Hafsia Harzi (France)

Portrait sans retouches

« Adaptations cinématographiques »

LE RÉPERTOIRE TUNISIEN LITTÉRAIRE

PORTÉ À L'ÉCRAN



Visions Libye

Un nouveau souffle avec les plateformes

La 32ème édition des JCC met à l'honneur la Libye avec la section « Visions Libye ». C'est dans ce cadre qu'une rencontre a été organisée, le 4 novembre, à la Cité de la culture avec des professionnels du secteur du cinéma libyen.

Cette rencontre a été modérée par Radhwen Ayadi qui est revenu sur l'histoire du cinéma libyen mais aussi ses enjeux actuels.

L'un des intervenants était le réalisateur et producteur libyen, Oussama Rezg. Il a fait un rappel de l'histoire du cinéma en Libye remonte à l'année 1911 avec l'avènement de la colonisation italienne. Jusqu'à l'année 1966, il y avait plus de 15 salles de cinéma à Tripoli, la capitale de la Libye et deux salles à Benghazi. Actuellement, il n'y a plus aucune salle de cinéma. Le réalisateur libyen a indiqué également que durant un demi-siècle la Libye n'a produit que 130 films entre courts et longs métrages. Ces films font néanmoins l'objet de censure. Rezg a relevé que les films libyens produits avant 2011 n'ont pas eu un grand succès auprès du public libyen, ni un rayonnement arabe ou international, à l'exception

des films « Al Rissala » et « Omar Al Mokhtar » réalisé par le syrien Mustapha Akkad.

La marginalisation du secteur par les autorités libyennes persiste. Les jeunes réalisateurs libyens ont du chercher d'autres issues. Le producteur a invoqué, dans ce sens, le rôle des plateformes, à l'instar de « Rouaa » (Visions en français), pour la dynamisation du secteur, et ce, en attendant la structuration de la sphère culturelle dans le pays.

Le réalisateur de film documentaire et directeur de la société « Libye pour les films » a dévoilé le projet de sa société consistant à lancer une plateforme sur internet réunissant tous les acteurs du secteur. Ils sont 250 réalisateurs et techniciens répertoriés jusqu'à aujourd'hui, a-t-il fait savoir. Cette plateforme vise à tisser des liens entre les différents professionnels du domaine et de pouvoir organiser des manifestations cinématographiques. Le but ultime est de donner un nouveau souffle à une nouvelle ère cinématographique dans le pays.

Lauréat du prix de l'atelier « Chabaka » de la section « Carthage pro » lors de cette édition des JCC, le jeune



réalisateur libyen Muhannad Lamine a évoqué les difficultés de réalisation de films en Libye, notamment l'inexistence d'un cadre juridique régissant les sociétés de production et de distribution. Il a déploré également les nombreux tournages des films entravés par l'instabilité sécuritaire. Pour lui, la Tunisie est la bouée de sauvetage des jeunes libyens qui rêvent de faire du cinéma.

Les autres intervenants ont insisté sur la nécessité de renforcer la collaboration tuniso-libyenne dans ce secteur. Ils ont mentionné également l'importance d'une coordination maghrébine concernant les plateformes.

Rappelons que le cinéma libyen est présent lors de la 32ème édition des JCC avec quatre longs métrages de fiction et 11 courts métrages. Cette participation est la plus importante aux JCC depuis 1977. Plusieurs jeunes cinéastes libyens y sont également présents. Le cinéma libyen est ancré dans l'histoire. Les professionnels du secteur ont contribué au rayonnement de la culture libyenne. Toutefois, le climat politique de ces dernières décennies a freiné son développement.

Pourtant, des réalisateurs libyens n'ont pas baissé les bras et ont essayé de se frayer un chemin en formant des petites niches de résistance. Pendant la dernière décennie, un vent de liberté a soufflé sur le pays, faisant apparaître une nouvelle génération de cinéastes qui aspirent à promouvoir leur cinéma à l'échelle maghrébin, arabe et internationale.

L'exemple subsaharien

Malgré les difficultés de production, le manque de ressources financières, le cinéma de l'Afrique subsaharienne offre des films de qualité : « Lingui, les liens sacrés » du tchadien Mehemet Salah Haroun projeté à l'ouverture des JCC a concouru pour la Palme d'Or à Cannes, l'un des plus prestigieux festival du monde. Une autre oeuvre non moins importante « La femme du fossoyeur » de Khadar Ahmed, un nom à retenir, Etalon d'Or du Fespaco 2021. Ce film nous révèle un cinéaste de talent et nous fait découvrir le cinéma somalien jusque là méconnu.

Les films subsahariens sont des perles rares. Les exemples de films présents à cette présente édition des JCC sont multiples. Nous avons choisi, ici, deux films qui sortent du lot et qui donnent une idée de la vitalité du cinéma subsaharien, dominé certes dans ce festival par le cinéma arabe dont la production est plus importante. Le Tchad, la Somalie, la Mauritanie ou l'Ethiopie, pays pauvres ne disposant pas d'infrastructure cinématographique arrivent, grâce à la fibre de ses auteurs, à proposer des films surprenants.

La spécificité du cinéma subsaharien réside dans l'économie des moyens utilisés au niveau du décor, des costumes et même des techniques de tournage dégagant de la sorte une esthétique particulière. A partir d'une idée simple et universelle comme celle de l'avortement dans « Lingui, les liens sacrés » ou encore la maladie dans « La femme du fossoyeur », les réalisateurs de ces films évoquent un cas spécifique pour parler des maux de leur pays : la condition de la femme opprimée, la défaillance du système sanitaire, la précarité des faibles, le manque de moyens financiers...

Malgré la désespérance, l'espoir est dans les relations humaines, les liens sacrés qui restent le ciment de l'union entre les individus, les couples ou encore les parents et les enfants. C'est cette substance humaine qui donne tout le pouvoir magique à ce cinéma produit avec des bouts de ficelle. C'est cela qui donne de la valeur et de la hauteur à ces films qui brisent les tabous, dévoilent au monde entier la misère des peuples soumis à des conditions intenable. Face à cette terrible aliénation de nombreux subsahariens choisissent l'émigration clandestine quittent à mettre leur vie en péril pour échapper à cet environnement misérable.

Les films ont le pouvoir d'exprimer les préoccupations et les douleurs vécues par les populations subsahariennes qui ont perdu tout espoir d'une vie digne dans leur pays.

NG

NG

« Adaptations cinématographiques »

LE RÉPERTOIRE TUNISIEN LITTÉRAIRE PORTÉ À L'ÉCRAN

Pour la 2e année consécutive, le Centre national du cinéma et de l'image (CNCI) produit des films spécialement pour les Journées cinématographiques de Carthage (JCC). Projetés en avant-première le 4 novembre au Théâtre de l'Opéra, les quatre courts-métrages qui portent évidemment la signature des réalisateurs tunisiens témoignent de l'importance de focaliser davantage sur le répertoire littéraire tunisien.

« Salwa » de Ines Ben Othman, « Passion littéraire » de Sonia Zarg Ayouna et Ibrahim Letaief, « Pomme d'amour » de Fares Naanaa et « Rira bien...qui... » de Hassen Marzougui, quatre courts-métrages récemment réalisés suite à l'appel d'offre de la CNCI et qui, cette année, a choisi d'axer son projet sur « Adaptions cinématographiques d'une nouvelle puisée dans la production ou le patrimoine littéraire tunisien ». Thématique qui voulait insuffler une autre âme à la production cinématographique nationale en impulsant la collaboration entre les écrivains et les cinéastes, en dépoussiérant de nombreux beaux textes... Ainsi est né le projet dont les films pourraient également être un point de départ pour tout un programme national de valorisation des œuvres littéraires tunisiennes et de présentation de belles plumes tunisiennes.

De Ali Douagi à Lassaâd Ben Hassine

Pour cette édition, trois nouvelles signées par l'écrivain multidisciplinaire, traducteur et critique littéraire Lassaâd Ben Hassine ont fait l'objet des adaptations. Les textes de ce dernier semblent séduire les cinéastes par leur richesse visuelle et les atmosphères dans lesquels les personnages évoluent.

Il est ainsi à signaler que cet écrivain tunisien est l'un des spécialistes des adaptations dont le répertoire est riche en collaborations avec des hommes de théâtre tunisiens et des cinéastes de différents profils.

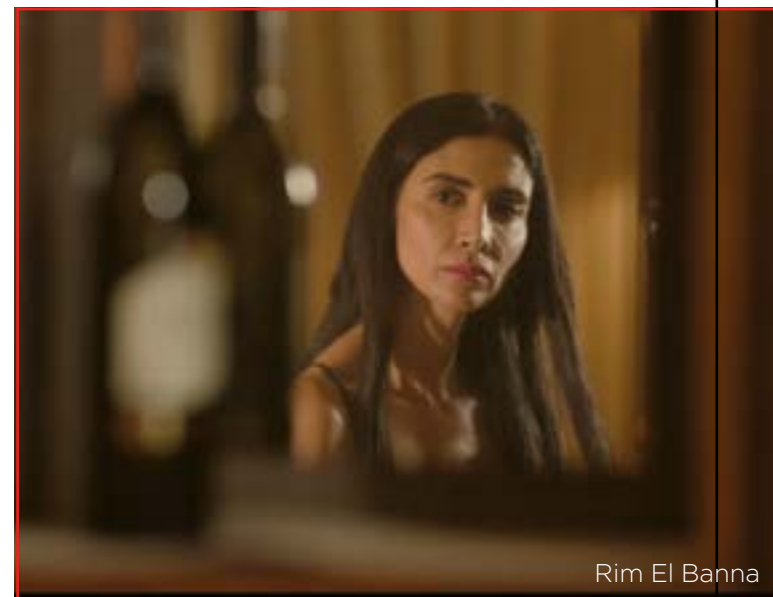
Quant au 4e film, celui de Fares Naanaa, il est inspiré d'une nouvelle de Ali Douagi (1909-1949), nouvelliste, dramaturge, parolier, journaliste et caricaturiste tunisien d'expression arabe, dont de nombreuses nouvelles de son recueil « Sahirtou Minhou Al Layali » (Longues, longues étaient mes nuits) ont bel et bien inspirées plusieurs cinéastes tunisiens. Parmi ses œuvres qui tirent leur force des écrits de Douagi, nous citons la trilogie « Au pays de Taranani », trois films réalisés par Hamouda Ben Halima, Hédi Ben Khalifa et Férid Boughédir, les deux versions du « Le pâtre des étoiles » de Mourad Ben

Cjeikh et Hatem Ben Miled... et le court-métrage de Tarak Khaladi, projeté lors de la précédente édition des JCC et qui se veut un remake du film éponyme de Hamouda Ben Halima, tourné en 1976, lui-même est une adaptation d'une nouvelle d'Ali Douaji.

Le quotidien, à chacun son regard

Projetés en avant-première le 4 novembre au théâtre de l'Opéra en présence de tous les réalisateurs, acteurs, techniciens et également producteurs, les quatre films feront l'objet d'une dernière projection lors des JCC et ce à la salle « Le Parnasse », à partir de 19h30.

Bien qu'ils soient des fictions, les quatre films ont raconté le quotidien différemment avec des histoires insolites riches en



Rim El Banna

messages directes et indirectes et des clins d'œil sur des questions socio-politiques et culturelles. Ines Ben Othman dans « Salwa » a choisi de raconter le destin



Abdelmonaam Chouayet

tragique de cette jeune qui après la mort de ses parents, s'est retrouvée seule. Elle a été victime d'exploitation sexuelle par ses parents adoptifs et là voilà aujourd'hui travailleuse de sexe dans une maison close de la rue « Sidi Abdallah Guech », célèbre quartier de prostitution. Ines Ben Othman capte tous les détails d'un lieu qui continue à nourrir les fantasmes, racontant d'une manière intelligente la souffrance de cette catégorie de femmes tunisiennes... Libérée pour une journée, Salwa débarque dans un hôtel... Une rencontre hasardeuse avec un jeune homme lui a fait oublier ses malheurs... Le rêve d'une belle histoire d'amour lui donne de l'espoir... Sauf qu'elle finit entre les mains des policiers. Sonia Zarg Ayouna et Barhim Letaief ont choisi de nous raconter autrement la passion pour la lecture en racontant l'histoire de Majdi qui a tué ses deux chers amis qui ont refusé de lui rendre deux livres. Passionné de littérature, il a emprunté à ces deux amis, deux livres...

et c'est à cause de ces deux livres qui lui sont très chers qu'il a commis ce crime atroce. Le film s'interroge sur la place du livre chez différents profils de Tunisiens, le lecteur passionné, le lecteur occasionnel et très souvent différent, l'extrémiste religieux, le prisonnier...

Ces deux films sont deux adaptations de nouvelles de Lassaâd Ben Hassine. La 3e histoire est celle de « Rira bien...qui... » qui retrace l'histoire d'un professeur fraîchement nommé, qui acquiert une petite voiture de deuxième main. A la vue de sa voiture, tous les interlocuteurs du professeur changent d'attitude et deviennent aimables, gentils et serviables : le courtier, le propriétaire, le voisin, l'épicier de son nouveau quartier, l'agent de la fourrière du quartier et bien d'autres... le professeur rôle joué par Abdelmonim Chouyatt ne comprend rien à de quoi ce changement. Sur le pare-brise, un caducée montre son appartenance à la profession de la magistrature. Film intelligent sur la malversation dans toutes ses différentes formes et où le citoyen joue un rôle primordial dans l'incitation à ces pratiques honteuses.

D'une durée de quinze minutes, « Pomme d'amour » de Fares Naanaa, inspiré d'une nouvelle de Douagi, nous fait osciller entre rêve et réalité. Accusés de vol d'une pomme du Paradis et suite à la décision du juge, Adam et Eve sont condamnés à l'exil... Arrivant sur cette terre, au début ils sont émerveillés par la verdure, la lumière mais du coup cette gaieté s'évapore et c'est le choc face à cette plage bondée de gens et ces ordures jetées ici et là, pollution visuelle, sonore...

Ces films sont à voir, ce soir, sur l'écran de la salle « Le Parnasse », à partir de 19h30.

Imen ABDERRAHMANI

Focus sur « MOVE_ », court métrage de MRWN (Tunisie)

Une prouesse inédite

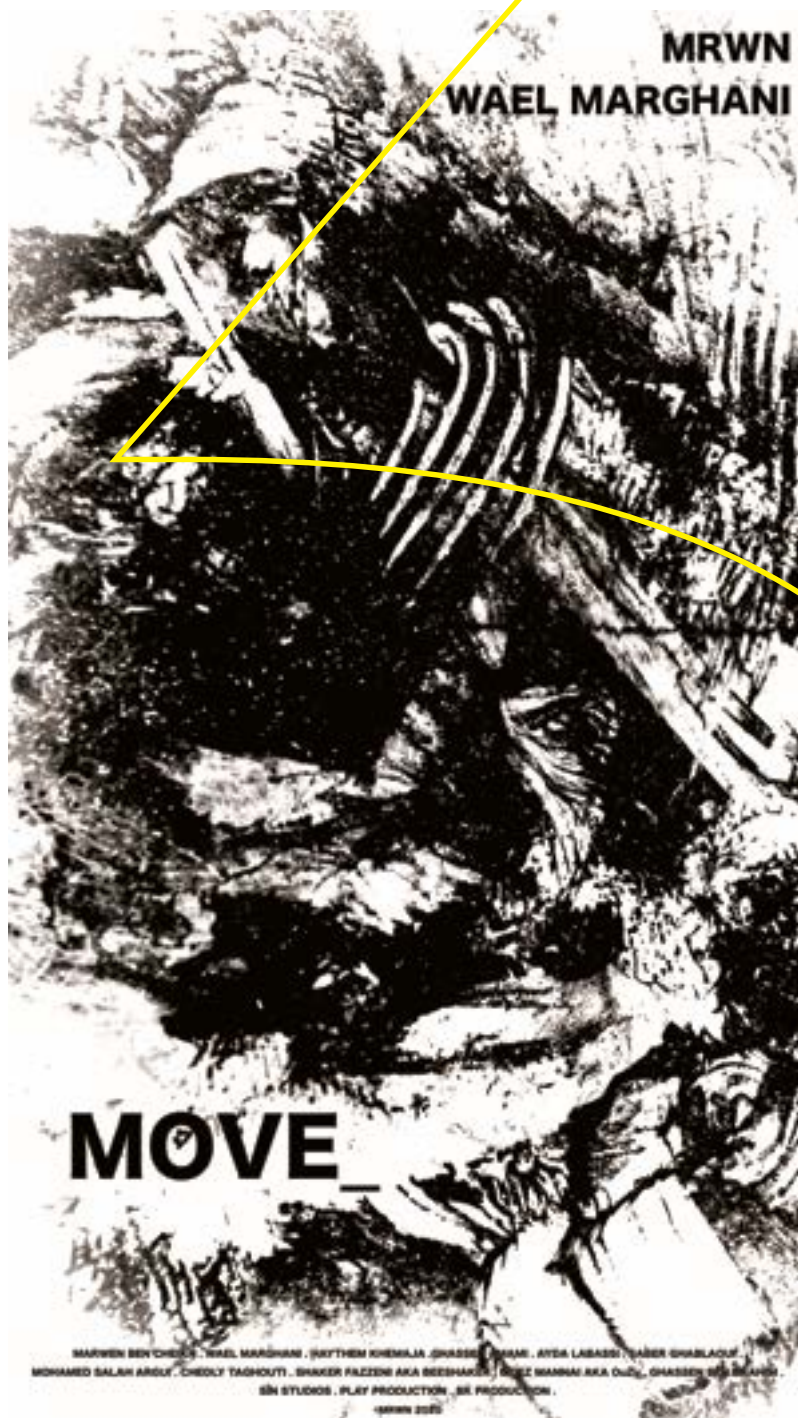
Programmé dans la section « Regard sur le cinéma tunisien » et d'une durée de 15 min, « MOVE_ » est un film chorégraphique, visuel, sonore et engagé. Il tire son inspiration d'un mouvement de lutte : celui des réprimés. Criant de sincérité, et exprimant une soif universelle d'égalitarisme pour tous, le film de Marwen Ben Cheikh alias MRWN, se vit comme une expérience sur grand écran.

Inspiré de « MOVE », un mouvement résistant aux Etats-Unis, des années 80 qui militait pour la justice et l'égalitarisme pour tous, « MOVE_ », le film, prône les mêmes valeurs universelles, perpétuées à travers des décennies, jusqu'à nos jours. Le court métrage questionne un système politique : ses failles, sa violence. Le film s'ouvre sur la déambulation d'un artiste-chorégraphe Wael Marghni, en plein cœur de « Bebi El Falla », son quartier natif. A l'aube d'une journée ordinaire et dans une succession de mouvements chorégraphiques, il traverse le lieu dans lequel il vit. Un corps dansant sur une musique attractive. Un parcours tout tracé et des aspirations tournées vers l'avenir sont exprimées à travers cette performance chorégraphiée. Un film performance qui tente de penser l'avenir... de nos jours, insaisissable, flou, qui ne s'annonce pas sous de meilleurs auspices.

Sur 15 min, MRWN fusionne ses acquis, sa maîtrise d'un art pluridisciplinaire ouvert sur la chorégraphie, la musique, l'art visuel afin d'exprimer une injustice, de dénoncer un système oppressif et aspire vers plus de libertés pour des générations futures. La force de « MOVE_ », le film, c'est sa portée universelle. Un hymne qui s'adresse à toutes les populations soumises à un système politique répressif dont la société tunisienne, ébranlée par la révolution du printemps arabe, en proie à une crise sociale et politique aiguë. Un délitement social accentué par la pandémie du Covid19.

Inspirations historiques

MRWN puise son inspiration dans des faits historiques ayant eu lieu aux Etats-Unis, plus précisément en Philadelphie. « Le Black Power » et la résistance des « Black Panthers », membres du « Move » militant contre l'oppression des blancs. « MOVE » est une organisation écologiste, liée au « Black Power », fondée en 1972 à Philadelphie, en Pennsylvanie par John Africa. MRWN est parvenu à puiser son inspiration, notamment, des attentats à la bombe qui ont eu lieu en Philadelphie, dans le quartier général de MOVE_ en 1985, et dans lesquelles 11 personnes sont mortes et 65 maisons ont été détruites. Des faits qui ont renforcé la lutte sociale pour l'égalité.



Haithem Haouel

5

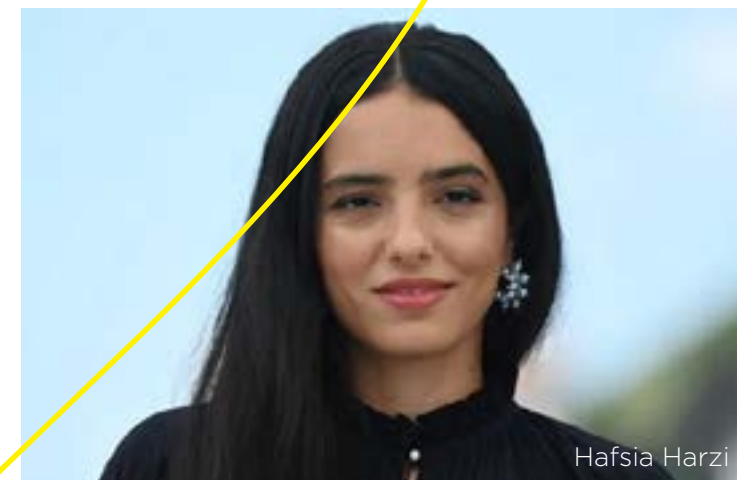


Bonne mère de Hafsia Harzi (France) Portrait sans retouches

« Bonne Mère » est le second long métrage de Hafsia Harzi après « Tu mérites un amour » (2019) qui après avoir débarqué sur la Croisette dans la section Un certain regard, débarque aux JCC. Actrice de talent révélée dans « La graine et le mulet » (2007) de Abdellatif Kechiche puis dans une trentaine d'autres films, Hafsia Harzi s'essaie à la réalisation avec succès en mettant toute son énergie pour raconter ses propres histoires.

Elle choisit Marseille, le quartier où elle grandit pour mettre en scène l'histoire de Nora qui élève seule ses cinq enfants, personnages inspirés par sa mère. Une mère qui se lève tôt le matin pour se rendre à l'aéroport où elle travaille comme femme de ménage. Puis au retour chez elle, elle passe chez une vieille femme pour lui faire la toilette et avant de regagner son domicile, elle fait les courses et enfin tout droit à la cuisine pour préparer le repas et s'occuper de ses enfants. Deux filles, l'une travaille et l'autre pas. Deux fils, l'un bon élève, l'autre, flemmard qui se prend pour un héros. Et puis, il y a l'aîné, en prison, auquel elle rend visite pour lui remonter le moral.

Evitant tout misérabilisme, Hafsia Harzi met en scène avec beaucoup de naturel des scènes d'anniversaires, des repas de famille et s'arrête sur des détails qui montrent le quotidien d'une femme qui porte tout sur son dos et encaisse sans jamais se



plaindre. Une mère courage à l'image de beaucoup de femmes. Sans tomber dans le cliché, le film, porté par des comédiens non professionnels, esquisse le portrait d'une génération de femmes maghrébines qui mène un combat contre la misère et la pauvreté pour faire vivre leurs enfants dignement.

Hafsia Harzi a gagné son pari en tant que réalisatrice qui, elle aussi à l'image de son personnage, nous surprend dans son combat de cinéaste qui ne se contente pas de son statut d'actrice et cherche à s'imposer en tant qu'auteur à part entière.

NG

6

PRIX PARALLÈLES

Les jurys des prix parallèles ont décerné, hier soir dans un hôtel de la place, les prix aux lauréats devant une assistance composée des représentants de la presse écrite et audiovisuelle. Voici ci-après les résultats :

PRIX FIPRESCI (FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE LA PRESSE CINÉMATOGRAPHIQUE)



« This is not a burial, it's a resurrection » (L'indomptable feu du printemps)

de Lemohang Jeremiah Mosese (Lesotho)
Mantoa, 80 ans, est la doyenne d'un petit village niché dans les montagnes du Lesotho. Lorsque la construction d'un barrage menace de submerger la vallée, Mantoa décide d'en défendre l'héritage spirituel et ravive l'esprit de résistance de sa communauté. Dans les derniers moments de sa vie, la légende de Mantoa se construit et devient éternelle.
Un film qui nous emmène dans un pays méconnu (le Lesotho). Le voyage est de toute beauté (superbe mise en scène). Par contre le film surprendra ceux qui s'attendaient à un récit teinté d'écologie, ou sur l'opposition tradition/progress. C'est bien plus complexe que ça (les villageois ne rejettent pas la modernité), même si ces thèmes sont présents.

C'est surtout un film sur le respect de certaines traditions, même dans un contexte moderne. et sur la marche inexorable du temps. Traité à la manière

d'une fable, avec conteur/musicien récitant, intervenant de temps à autres, le film ne propose pas une narration linéaire, même s'il ne bouscule pas vraiment les temporalités. Il se teinte de réalisme magique et n'est pas précisément situé dans le temps (années 70/80 peut-être), ce qui accentue l'aspect conte.

Prix de l'UGTT (Union Tunisienne des Travailleurs)

Meilleure technique délivrée à Saber Geblaoui pour le mixage son du film « Sur les traces des lettres » long métrage documentaire tunisien du réalisateur Mohamed Salah Argui.
Un voyage dans l'univers discret de la poésie populaire à Douz, où la vie n'est qu'un long poème chanté. La poésie populaire chez les Mrazigues est une fierté. C'est un précieux héritage légué de père en fils et une composante essentielle de leur mémoire et leur identité.
La force de ce film de 90 minutes réside dans son aspect documentaire sans fioriture; il réside aussi dans la force de ses personnages, la fougue de leurs paroles, le sens de la vie qu'ils véhiculent, leur univers à part fait de



sable et de mots. Et c'est d'un poème à un autre que tout ce beau monde défile racontant histoire, inspiration, genèse et valeur véhiculées par une

culture orale, spontanée et fluide, comme venue d'une autre monde... loin du nôtre, nous citadins...car à Douz tout le monde est poète et le cinéma le raconte si bien. « Sur les traces des lettres » de Mohamed Salah Argui est l'heureux élu pour témoigner et garder une trace.

Prix de la FACC (Fédération Africaine de la Critique Cinématographique)



« Argu » (Rêve) de Omar Belkacem (Algérie). Le film raconte l'histoire de Koukou traité de fou pour son comportement jugé bizarre. Le comité des sages du village et son père décident de l'interner dans un asile psychiatrique. Son frère Mahmoud, désabusé par son histoire d'amour, apprend la nouvelle et mène un combat pour le convaincre de l'innocence de Koukou. Mais, il finit par le faire fuir du village.
Film en langue Kabyle donne à voir de longs plans dans un village montagneux où les habitants vivent en communauté reclus. Les traditions et coutumes sont bien conservées loin de la modernité de la ville. Le réalisateur capte les moindres faits et gestes de personnages qui vivent sous le poids du conservatisme. On apprécie les danses des femmes que les hommes du village, en voyeurs invétérés, essaient de voler le spectacle.